

CENTRE FRANCO-ÉGYPTIEN
D'ÉTUDE DES TEMPLES DE
KARNAK
LOUQSOR (ÉGYPTE)
USR 3172 du Cnrs



المركز المصري الفرنسي
لدراسة معابد الكرنك
الاقصر (مصر)

Extrait des *Cahiers de Karnak* 6, 1980.

*Avec l'aimable autorisation de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (Ifao).
Courtesy of Institut Français d'Archéologie Orientale (Ifao).*



L'INTERPRÉTATION DES TEMPLES ÉGYPTIENS ANCIENS À LA LUMIÈRE DES TEMPLES GRÉCO-ROMAINS

François DAUMAS

Un problème de méthode se pose souvent à l'égyptologue. Lorsqu'il se trouve en présence de monuments délabrés et, au premier abord, peu explicites, il est tenté soit de faire à leur sujet des hypothèses, toujours fragiles, soit de ne rien interpréter du tout en attendant que l'on trouve des éléments nouveaux. Beaucoup n'oseraient pas, en effet, utiliser, pour comprendre des données anciennes, des documents beaucoup plus récents. Cette dernière méthode présente, sans aucun doute, des dangers d'anachronisme. Les historiens français du XVII^e siècle, qui prêtaient au roi des Francs, Clovis, une perruque, étaient certes blâmables. Mais si les modes changent, les rites religieux sont plus stables, surtout en Egypte. Nous voudrions dans les pages qui suivent montrer par un exemple précis que, dans des conditions favorables, il est possible de comprendre la structure d'un monument ancien, même fort mutilé, en exploitant la masse de renseignements considérable que nous offrent des monuments récents bien plus intacts et, par conséquent, susceptibles d'une interprétation générale beaucoup plus assurée. Il faut évidemment, pour avoir quelque chance de succès, que les données les plus anciennes soient suffisantes pour donner aux preuves des assises solides. Sinon, elles demeureront des hypothèses à peu près indémonstrables.

* * *

Il s'en faut de beaucoup que toutes les obscurités des temples gréco-romains soient dissipées. Et pourtant, ils constituent des sources extrêmement précises pour étudier la religion égyptienne aussi bien sous son aspect théologique qu'au point de vue liturgique. Leurs murs, couverts d'inscriptions souvent bien conservées, permettent de savoir par le menu en quoi étaient les objets de culte et sous quelle forme ils se présentaient. Ils nous permettent aussi de connaître ce que l'on faisait dans chaque salle et à quelle occasion les cérémonies avaient lieu. Les deux monuments les mieux conservés et les plus clairs sont ceux d'Edfou et de Dendara. Mais il va sans dire que les sanctuaires d'Esna, de Kom

Ombo, de Philae et même de Kalabcha apportent une foule d'indications capitales ou de variantes précieuses pour l'interprétation.

Le caractère qui nous frappe le plus dans ces constructions ptolémaïques et romaines, c'est l'uniformisation et la systématisation du plan. Tandis qu'à Karnak, à Louxor, à Medinet Habou, on a l'impression — mais ce n'est peut-être qu'une illusion — que le temple s'est développé un peu au hasard, selon les ressources et les désirs des divers souverains, les temples tardifs de Haute Egypte présentent un plan unique et rationnel, en dépit des variantes locales ⁽¹⁾. Ils comprennent tous — il ne s'agit ici que du temple majeur du dieu local — la *cella* ou la *Place vénérable* (*st-wrt*), entouré souvent d'un *couloir mystérieux* et de chapelles. Au-devant, on trouve une *Salle-intermédiaire* (*hrt-ib*) ou *Salle de l'Ennéade* (*wsht-psdt*). Elle permet d'accomplir les derniers pas qui, de l'extérieur participant au profane, menaient au domaine le plus sacré et on y entreposait aussi les statues des dieux qui constituaient la cour du Seigneur du lieu et le protégeaient aussi bien dans son sanctuaire que dans ses déplacements; c'étaient les *σύνναοι θεοί* des Grecs. Cette salle existe aussi pratiquement partout. Au-devant encore, se trouvait la *Salle des Offrandes* (*wsht-htpw*). Aucun temple n'en est dépourvu. Aussi bien lors des cérémonies solennelles que dans le triple culte quotidien, on y servait le repas de la divinité. Antérieure à cette dernière, la *Salle de l'Apparition* (*wsht-h'*) ou la *Salle des Fêtes* (*wsht-hbw*) (les noms diffèrent légèrement) permettait de rassembler le personnel et le matériel nécessaires à la formation du cortège, lorsque le dieu allait parcourir en procession son temple ou même son domaine. Au contraire, la Salle hypostyle, comme nous avons pris l'habitude de l'appeler, faisait immédiatement suite à la salle des fêtes et pouvait aussi jouer le rôle de cette dernière; mais les Egyptiens l'appelaient toujours *Salle Initiale* (*hnt*). Vaste, soutenue par des colonnes, elle forme l'entrée de tout temple bien conservé.

Laissons de côté les autres parties architecturales, beaucoup plus diversifiées selon les lieux et les dieux, pour nous en tenir à ce schéma. L'ordre que nous avons suivi coïncide avec celui des textes et avec l'importance que les Egyptiens accordaient à leurs différents éléments.

(1) Nous ne donnerons pas de références pour les noms des diverses parties des temples gréco-romains. Elles sont bien connues de ceux qui ont l'habitude de les utiliser et n'appellent pas en principe de discussions. On pourra toujours d'ailleurs consulter Dümichen, *Baugeschichte des Denderatempels*, Strasbourg, 1877, deux planches non numérotées.

Que voyons-nous à l'époque plus ancienne? Le mieux conservé des temples du Nouvel Empire, celui de Medinet-Habou, est à peu près intact jusqu'à la salle hypostyle. Ensuite, à l'exception de quelques chapelles, il est rasé presque jusqu'au soubassement. Le temple de Louxor est très saccagé, bien que l'ancien sanctuaire et la salle qui le précédait soient encore en majeure partie debout. Mais la grande majorité des chapelles latérales a disparu, comme les murs de la cour et la plus grande partie de ceux qui enserraient la grande colonnade. Le temple de Karnak, par endroits, est tout à fait vide. Tout ce qui était calcaire a été enlevé par les chauxfourniers médiévaux, et les briques crues, sans doute, par les premiers fouilleurs, qui ne s'attendaient pas à un autre matériau que la pierre dans un monument dynastique de cette importance.

Aussi la destination de beaucoup de parties de l'édifice est-elle longtemps restée un mystère. Legrain avait fait, par exemple, du 3h-mnnw, un palais royal adossé au temple⁽¹⁾. Et encore ici nous possédons quelques débris des représentations gravées sur les parois; elles permettent quelques discussions et un certain contrôle. Mais pour ce qu'on appelle souvent « la cour du Moyen Empire », entre le sanctuaire des barques et le 3h-mnnw, nous n'avons pratiquement rien⁽²⁾. Si, dans son livre capital sur Karnak, Barguet⁽³⁾ est arrivé à un certain nombre d'interprétations plausibles — sinon certaines —, c'est non seulement à une connaissance admirable des restes archéologiques qu'il le doit, mais aussi à l'utilisation du remarquable livre d'Alliot sur le *Culte d'Horus à Edfou*. Lacau, qui connaissait toutes les pierres de Karnak une par une, n'osait pour ainsi dire jamais donner

⁽¹⁾ Ces renseignements nous viennent de Bénédite, *Egypte*, « Guides Joanne », t. III, Paris 1900, 485. Cette conception, remontant au moins jusqu'à Prisse d'Avennes, se retrouve dans les « Guides Bleus », *Egypte* 1950, révision M. Baud, p. 470; éd. 1971, révision Meeks, p. 548. La pensée de Legrain semble pourtant avoir évolué quelque peu. En 1913, dans le plan de son grand ouvrage sur Karnak, il considère toujours que ce temple est « joint » à celui d'Amon : IV. *Temples annexés au temple d'Amon*. I. *Le monument de hebsed de Thoutmosis III. Le Thoutmoseon*. Il faut noter que la chambre solaire surélevée sur laquelle nous reviendrons, était pour lui un observatoire, Legrain, *Les Temples de Karnak*, Bruxelles 1929, p. 263.

⁽²⁾ Voir sur cette partie de Karnak : Legrain, « Notes prises à Karnak », *Rec. Tr.*, 22, 1900, p. 54-65. Chevrier, « Rapport sur les travaux de Karnak », *ASAE XLIX*, p. 13 et 257-259. Barguet, *BIFAO LII*, 1953, p. 152-155 et *Le Temple d'Amon-Rê à Karnak, Essai d'exégèse*, Le Caire 1962, p. 153-156 et 322-328. Compléter par Porter et Moss, II, 2^e éd. 1972, p. 107-110.

⁽³⁾ Paul Barguet, *Le Temple d'Amon-Rê à Karnak, Essai d'exégèse*, Le Caire 1962. Le livre d'Alliot et les temples de Dendara et d'Edfou y sont abondamment cités. Pour abrégé nous le citerons seulement : Barguet, *Karnak*.

une interprétation. Son identification d'un petit magasin à encens ⁽¹⁾ est peut-être la seule qu'il ait risquée.

Il semble cependant que l'on puisse préciser davantage l'utilisation de telle ou telle salle de Karnak ou de quelqu'autre temple du Nouvel Empire en les comparant à la structure du temple tardif.

Nous avons été frappé, en lisant l'ouvrage de Barguet, de son interprétation de la salle haute ornée d'un autel thébain ⁽²⁾, au Nord-Est de la salle des fêtes. Il en fait le lieu où le roi s'unissait à son père Rê, par le rite de « toucher le soleil » ⁽³⁾. Sans aucun doute, en gros il a vu juste. Mais on doit pouvoir aller plus loin. Il se trouve en effet que, de manière tout à fait indépendante, nous étions arrivés à des conclusions approchantes au cours de travaux sur la fête du 1^{er} Thot à Dendara, en 1950 ⁽⁴⁾. L'explication du sanctuaire haut de Karnak nous est apparue très clairement à la lumière des documents tentyrites. Si l'on situe exactement le point où avait lieu le *hnm itn* à la *Maison-de-Rê-du-toit-de-la-terrasse-de-la-maison-d'Amon* ⁽⁵⁾, il faudrait préciser ce qui se passait. On le peut, croyons-nous, sans grand risque d'erreur. D'où venait la procession qui accédait à ce lieu? Elle arrivait directement du sanctuaire des barques. Les entailles faites dans les portes et les bases des colonnes, lorsqu'on augmenta le nombre des porteurs sous Ramsès II, le prouvent abondamment et Legrain avait parfaitement mis ce point en lumière ⁽⁶⁾. Que portaient les barques? Ici encore nous pouvons répondre à peu près sûrement. Elles emmenaient au sanctuaire thébain la statue d'Amon et sans doute de ses parèdres. L'autel thébain était très probablement en plein air. Le mur intérieur Sud de la salle, en effet, présente un fruit prononcé, ce qui semblerait prouver qu'elle n'était pas

(1) Lacau, « Deux magasins à encens du temple de Karnak », *ASAE* LII, 185-198 : « Parmi le grand nombre de salles qui constitue le temple de Karnak, nous avons beaucoup de peine à attribuer à la plupart d'entre elles une destination définie. En voici une du moins dont le rôle est très clair ».

(2) Elle porte le n° 11 dans le plan de Chevrier publié dans Vandier, *Manuel d'Archéologie égyptienne*, t. II, *Les grandes Epoques*, vol. II, *L'Architecture religieuse et civile*, Paris 1955, planche dépliant. Sauf indication contraire, c'est à ce plan que nous renverrons dans la suite.

(3) Barguet, *Karnak*, p. 291-293.

(4) Nous n'avons à cette date publié que ce qui concerne la fête du nouvel an à Dendara : « Sur trois Représentations de Nout à Dendara », *ASAE* LI, p. 373-400.

(5) Barguet, *Karnak*, p. 291.

(6) Legrain, « Le logement et le transport des barques sacrées ... », *BIFAO* XIII, 1917, p. 44-46 et aussi, p. 38-42.

couverte⁽¹⁾. L'autel héliopolitain de Deir el Bahari était lui aussi dans une cour⁽²⁾. Cependant, dans la paroi Est, on a ménagé une ouverture, sans doute pour permettre aux premiers rayons du soleil croissant, riche de forces épanouissantes, de prendre contact avec les statues divines probablement placées sur l'autel cosmique qui étend son pouvoir aux quatre côtés du monde. C'est donc la statue divine d'Amon qui avait besoin de recevoir la vie du soleil. Pour qu'il y ait analogie plus complète avec Dendara et Edfou, on peut imaginer — mais, notons-le, il s'agit d'une hypothèse solide et étayée — que la statue avait reçu son *Ka* dans les salles de Sokaris, dont Barguet a si bien exposé le sens, et même qu'elle y avait « coiffé les couronnes ». Après quoi, elle recevait son *Baï* par le *hnm itn*. Et la statue choisie pour ce rite, celle des barques, ne l'était pas au hasard. C'est elle qui tournait dans l'enceinte sacrée pour le premier de l'an, mais qui, aussi, célébrait le *hnm itn* lors des fêtes les plus importantes du calendrier. Sur ce point les indications des listes de fêtes à Dendara et à Edfou⁽³⁾ sont explicites, de même qu'à Esna et à Kom Ombo. L'analogie est si tentante et les documents qui permettent d'appuyer l'hypothèse si favorables, qu'on peut la tenir pour très probable. Ajoutons que, seul, l'hymne chanté à Dendara par le clergé, lors de la montée de la procession vers le toit du temple, nous explique le sens du *hnm itn*; il donnait vie à la statue du dieu⁽⁴⁾.

(1) M. Lauffray avec qui nous avons vu encore cette salle fin novembre 1974, nous a fait remarquer que le mur Nord, présentant un fruit vers l'extérieur côté Nord, n'en devait point normalement présenter du côté intérieur Sud — ce qui, vérification faite, s'avère tout à fait exact. Sur l'escalier d'accès à cette salle, voir J. Lauffray, « Le secteur Nord-Est du temple jubilaire ... », dans *Kémi* XIX, p. 215-217.

(2) Voir l'emplacement de cet autel dans Naville, *Deir el Bahari*, t. VI, pl. CLXXII, dans l'angle des coordonnées G et B, sous le nom de « Altar court ». Plan de la cour de l'autel, plus détaillé, *Ibid.* t. I, pl. I, angle inférieur gauche. Photogr. dans M. Werbrouck, *Le Temple d'Hatchepsout à Deir el Bahari*, Bruxelles, 1949, pl. XXXI; voir aussi p. 109-112. S. Ratié, *La Reine Pharaon*, Paris 1972, p. 127-128.

Notons ici au passage que l'autel héliopolitain de la salle 11 de Karnak est placé sur un léger socle, qui se voit encore très bien sur le sol. Une rampe très légère également, presque symbolique, est visible dans le pavage du côté Ouest. M. Lauffray a fait lui-même cette remarque en 1974, lorsque nous avons revu avec lui ces lieux. L'autel avec ses quatre *hpt* placés dans la direction des quatre points cardinaux, correspond parfaitement aux monuments de ce genre étudiés par Drioton dans son bel article : « Un Autel héliopolitain », dans *Miscellanea Gregoriana*, Le Vatican 1941, p. 73-81.

(3) Les calendriers liturgiques d'Edfou et de Dendara sont traduits par Alliot, qui a tenu compte des travaux antérieurs, dans *Le Culte d'Horus au temps des Ptolémées*, t. I, Le Caire 1949, p. 197-302. Pour Esna, voir Sauneron, *Esna* V, Le Caire 1962, p. 1-28.

(4) Voir Daumas, « Sur trois Représentations de Nout ... », *ASAE* LI, p. 395-396.

Mais l'aspect très complexe et très particulier du temple de Karnak ne doit pas nous voiler la réalité pour d'autres sanctuaires de plan très différent. Les architectes qui ont creusé les spéos, rares en Egypte mais abondants en Nubie, ont sûrement, pour célébrer les mêmes rites, recouru à des solutions techniques toutes différentes. C'est ainsi qu'à Abou Simbel, le *hnm itn* se célébrait presque à coup sûr dans la petite chapelle située au Nord des colosses qui flanquent la façade. Une allée facile d'accès relie au temple cette petite cour soigneusement fermée de toutes parts. Au centre un autel héliopolitain ⁽¹⁾ se trouvait dans le prolongement de l'échancrure ménagée entre les deux môles d'un pylône miniature qui ornait la façade Est. Les rayons du soleil matinal venaient facilement frapper les statues d'Harakhtès et de ses parèdres déposées sur l'autel dans la nuit du dernier jour de l'an. Le symbolisme du pylône ⁽²⁾, qui devait déjà avoir été élaboré, ajoute encore un appoint à cette explication.

* * *


Même après les interprétations, pourtant prudentes et souvent excellentes de Barguet, le *Akh-mennou* pose bien des problèmes. Comment, en particulier, concevoir un temple proprement dit, tout à fait différent de celui d'Amon, placé derrière lui et sans aucune entrée propre? Et tout cela englobé dans la même enceinte en pierre de Thoutmosis III? Dans les temples ptolémaïques, jamais la *Cour-du-Siège-de-la-Première-Fête*, l'*Ouabit*, ni le kiosque, la *Hayt*, ne sont situés dans une construction en quelque sorte indépendante du temple. Ce sont des éléments constitutifs essentiels, parfaitement intégrés à la construction. Il y aurait donc à Karnak quelque chose d'anormal et de choquant.

En réalité, les dieux comme les rois, nous le savons, avaient besoin des rites pour entretenir leur vie. A Karnak, temple dynastique, le roi constructeur, fils et image du dieu créateur, peut intervenir directement dans les cérémonies ou constructions, mais elles se font toujours essentiellement pour Amon, Seigneur d'*Ipet-Sout*.

⁽¹⁾ Sur le dispositif de cette chapelle Nord, voir Excursus I : *La Chapelle Nord d'Abou Simbel*. Les vues que nous exposons sont corroborées par l'étude de Stadelmann, faite d'un autre point de vue, dans *MDAIK* 25, 1969 (voir Excursus I, n. 2 p. 272).

⁽²⁾ En attendant une étude générale des pylônes, voici un texte très clair sur leur signification symbolique : « *Le pylône est après la cour, semblable aux deux sœurs qui soulèvent le disque solaire pour qu'il voie ce que le roi (en tant qu'architecte) a fait. L'un (des massifs) est Isis, l'autre est Nephthys qui élèvent le dieu d'Edfou, brillant dans son horizon* », *Edfou* V, 2, 6 - 3, 2. Ajouter Prinz, *Altorientalische Symbolik*, pl. VIII, 1 et p. 19.

Pour notre part, nous croyons que le 3*h*-*mnnw* est le cœur du sanctuaire de Karnak. Mais à quelle époque le devint-il? La VI^e dynastie, même si l'union d'Amon et de Rê s'est faite dès ce moment ⁽¹⁾, paraît bien courte pour y loger toute l'évolution que suppose cette disposition architecturale. Par contre on pourrait la faire remonter sans grande difficulté à la XII^e dynastie. A coup sûr, il y avait un *Akh-mennou* à Karnak sous Thoutmosis I^{er} ⁽²⁾. Thoutmosis III s'est donc contenté de le refaire. Et il est extrêmement



⁽¹⁾ « L'Origine d'Amon de Karnak », *BIFAO* LXV, 1967, p. 201-214. La discussion de Wildung (*MDAIK* 25, 1969, p. 212-219) ne nous paraît pas ébranler beaucoup les conclusions de ce travail. Elle ne touche pas en tout cas le document essentiel (la statuette Chester : Daumas, 213-214; Wildung, 218-219). Que l'existence d'un pilier dorsal soit l'indice absolu d'une statue du Moyen Empire est tout à fait inexact. La statuette du Pépi I^{er} de Dendara (*BIFAO* LII, 1953, pl. II  *Rev. d'Eg.* 25, 1973, p. 7-20 et pl. I) en présente un, et, comme nous avons pu longtemps l'examiner, il ne nous paraît pas possible de douter de sa date ancienne. Celle du Pépi I^{er} du Brooklyn Museum possède une inscription dorsale similaire (*BIFAO* LII, pl. II). Il est exact qu'une orthographe du nom de Pépi comme celle de la statue Chester ne se trouve pas à la VI^e dynastie dans les documents memphites ou émanant de la cour. Est-ce une raison suffisante pour en tirer la conclusion qu'elle est de basse époque parce qu'elle ressemble aux orthographes de ce nom dans le temple tardif de Dendara? Cela nous paraît très subjectif. D'où les scribes de Dendara ont-ils tiré leur orthographe, sinon de quelque document ancien, peut-être originaire de Haute Egypte? Wiedemann était un bon connaisseur et nous sommes disposé à lui faire confiance jusqu'à preuve du contraire. Il est évidemment fort regrettable que la statuette ait disparu et que nous ne puissions juger sur pièce. En attendant, une datation de ce monument le rattachant à la VI^e dynastie nous paraît tout à fait probable.

Il va de soi que la date que nous proposons ici n'est pas sûre. Nous entrons dans le domaine de ce que l'on peut appeler l'hypothèse au sens propre, c'est-à-dire, l'idée qui relie deux points assez solidement établis, mais que rien ne supporte dans l'intervalle. L'union théologique d'Amon, de Rê et de Min est chose achevée dès le début de la XII^e dynastie, comme le prouvent les textes du reposoir en calcaire de Sésostri I^{er} à Karnak. Dans l'hypothèse de Sethe, il faudrait supposer que d'un dieu obscur emprunté à Hermopolis (dont l'existence n'est pas prouvée à cette haute époque et, même, est formellement contredite par un document démotique), on a fait un dieu dynastique gardant des aspects chthonien et atmosphérique personnels et ayant acquis, par assimilation à Min, des caractères de dieu étranger et, par fusion avec Rê, une personnalité solaire et universelle. Tout cela se serait produit en 40 ou 50 ans environ. Il nous paraît beaucoup plus probable que, une fois admise la collusion d'Amon et de Rê à la VI^e dynastie, durant deux siècles et demi à peu près, une théologie syncrétique s'élabora lentement et aboutit à celle que révèle la chapelle de Sésostri I^{er}. A quelle époque cette théologie fut-elle en quelque sorte transcrite dans l'architecture? Dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de le dire. La VI^e dynastie paraît prématurée. Il ne serait pas incroyable, par contre, que déjà à la XII^e dynastie on eût tenté de le faire.

⁽²⁾ Il existe à Karnak un bloc de calcaire de 1,40 m. de large, 1,05 m. de haut et 0,95 m. d'épaisseur. C'était la base d'un montant de porte, gauche. Il portait en guise de bandeau de soubassement, une courte

probable qu'il y en avait un plus ancien encore à Héliopolis ⁽¹⁾. Malheureusement nous ne pouvons actuellement ni le localiser, ni préciser à quel genre de monument il appartenait. Mais c'est sans doute ce *Akh-mennou* qui a servi de modèle à celui de Karnak. Les éléments héliopolitains abondent dans cet ensemble architectural, comme Barguet l'a très bien montré.

Rendons à la Salle des fêtes le nom que lui donnaient les Egyptiens *hrt-ib*, *salle médiane* ou *intermédiaire* ⁽²⁾; *wsht-psdt*, *Salle de l'Ennéade*. L'analogie est parfaite avec les temples ptolémaïques. C'est celle qui garde le sanctuaire d'Amon de tout contact profane, celle qui abrite, sous ses archaïques piliers de tente, les dieux de l'Ennéade dont une des fonctions essentielles est de protéger et garder le Seigneur de Karnak. Rien des excellentes remarques de Barguet sur la salle des Ancêtres et le culte des rois anciens ou sur le double aspect

inscription très bien gravée. A la base, le signe de la terre; à droite et à gauche, deux signes *wšs*, dont la partie supérieure manque ainsi que le ciel qui les couronnait : (←) *  . Ce précieux document se trouvait, en 1952 encore, dans le « Musée » de Karnak. Je n'ai pu l'y retrouver ni en 1973, ni en 1974. Mais il a été signalé par Barguet, *Karnak*, p. 283 et note 5. Il prouve en tout cas que le *ḥ-mnw* existait déjà dans le temple de Karnak sous Thoutmosis I^{er}. Sans doute ne peut-on pas lire d'une façon sûre le dernier signe du cartouche. Si c'était un *n*, le roi serait Thoutmosis II. Mais on connaît beaucoup plus de monuments de Thoutmosis I^{er} que de Thoutmosis II à Karnak. Lacau était tout à fait d'accord pour restituer plutôt le signe *k3* que *n*. Certainement ce monument a dû être détruit par Thoutmosis III, qui l'a remplacé par l'actuel, probablement plus somptueux que l'ancien. Barguet, *op. cit.*, n'hésite pas non plus à lire dans ce cartouche le nom de Thoutmosis I^{er}. Dernièrement, G. Björkman est revenu sur ce problème dans *Kings at Karnak*, Upsala 1971, p. 87, avec une bibliographie. Les doutes formulés par cet auteur ne sont appuyés sur aucun document nouveau et paraissent une simple précaution intellectuelle.

⁽¹⁾ Ce nom se lit en effet sur un bloc de quartzite rouge « qui devait être une architrave ». Il a été signalé avec un autre fragment par Daressy dans *ASAE IX*, p. 139. Ce dernier écrit qu'ils « proviennent évidemment du temple d'Héliopolis ». D'autres fragments analogues, déposés au Musée, permettaient sans doute à Daressy d'être plus affirmatif que Barguet. Mais les blocs qui nous intéressent semblent avoir été laissés sur place dans le quartier d'El-Azhar et il n'est probablement plus possible de les étudier à nouveau. La présence d'un *ḥ-mnw* de Sésotris I^{er} (c'est à ce roi que Daressy attribuait le cartouche de *hpr-k3-r'* qu'il a publié) à Héliopolis cadrerait très bien avec ce que nous savons de l'influence héliopolitaine sur Karnak et la théologie d'Amon. Voir aussi Vandier, *Manuel d'Archéologie égyptienne*, II, 2^e fasc., p. 890 et n. 2 ainsi que Björkman, *Kings*, p. 87. Il s'agit ici sans doute d'hypothèses, mais elles ne sont pas de simples vues de l'esprit; elles reposent sur des documents clairs et solides, même si pour le moment ils émergent seuls de la nuit noire.

⁽²⁾ Sur le nom de *hrt-ib*, voir Barguet, *Karnak*, p. 172 (= *Urk.* IV, 855) et ici-même Excursus II : Le *Akh-mennou* de Karnak.

solaire et chthonien de ces constructions ne perd de son intérêt ni de sa valeur. Mais le temple nous semble retrouver son équilibre.

Sans doute le sanctuaire intime était-il la *hwt-ḥt*, comme à Héliopolis, naos plaqué d'or ou d'électrum placé sur le socle de quartzite rouge où les rainures de son encastrement se voient encore ⁽¹⁾. Comme, à Karnak, les barques étaient situées dans un sanctuaire d'accès facile, la statue inamovible était, elle, au fond d'une cella presque inaccessible, où Amon présidait à la création dans le « Jardin botanique ». Plantes et animaux chantaient la louange de leur créateur, comme dans les grands hymnes que nous avons conservés.

Il est possible — mais l'état des ruines est tel que même les observations méticuleuses d'un archéologue ne permettraient sans doute pas de trancher (?) — qu'une porte ait fait communiquer directement la Salle intermédiaire et ce qu'on appelle « la cour du Moyen Empire » ⁽²⁾. Si le calcaire des revêtements avait été conservé, on aurait sans doute pu avoir une solution. Jusqu'à nouvel examen, le cas de Karnak nous paraît différent de celui de Louxor, où le sanctuaire n'était accessible que par une entrée latérale, comme Lacau l'a très bien montré ⁽³⁾. Si le *ḥ-mnw* n'était ouvert que par la porte Sud, cela n'infirmait aucunement, il convient de le noter, notre interprétation générale.

⁽¹⁾ Cette partie de l'édifice a été très bien étudiée, après un sérieux nettoyage, par J. Lauffray, « Le secteur Nord-Est du temple jubilaire de Thoutmosis III à Karnak », dans *Kêmi* XIX, 1969, p. 200-207. Voir aussi le plan précieux de la fig. 6. Sur la difficulté d'accéder à ce sanctuaire, voir la p. 196 (accès par la baie septentrionale du sanctuaire axial) et p. 211 (accès par le couloir XL de Porter et Moss).

⁽²⁾ Avant que des fouilles aient été faites, on avait admis l'existence de cette porte, comme le montrent les plans suivants : *Description de l'Égypte, Antiquités*, t. III, pl. 21; Champollion, *Not. descr.*, II, 6; Lepsius, *Denkmäler*, I, pl. 75 et 79. Steindorf indique encore cette porte dans l'édition française du *Baedeker* en 1898, plan de la page 240. Mais, dès 1902, elle disparaît de la 5^e édition allemande, pl. de la p. 246. J. Lauffray inclinerait à expliquer par l'existence d'une baie axiale dans la salle des fêtes la précision avec laquelle l'axe est tracé dans le sanctuaire axial (XXX PM). L'ouverture aurait permis des visées oculaires très exactes. Voir : « Le Secteur Nord-Est du temple ... », *Kêmi* XIX, p. 195.

⁽³⁾ Lacau, *Le Plan du Temple de Louxor*, « Mémoires de l'Acad. I.B.L. » XLIII, 2^e partie, 1941, p. 77-92 et pl. IV. Comme le dit Lacau, il est certain qu'il n'y avait pas une grande porte. Mais il ne serait pas impossible qu'il y ait eu un simple passage. Une porte paraît bien avoir été ménagée à l'époque tardive. Il y aurait là l'objet d'une recherche à faire à la fois à Karnak et à Louxor et sans doute ailleurs sur les temples dont le sanctuaire est désaxé ou ne peut être atteint directement par l'axe du temple. Ce problème annexe ne peut évidemment pas être traité ici.

Au-devant, dans la-dite cour du Moyen Empire, devait se trouver la Salle des offrandes ⁽¹⁾ qui fait fâcheusement défaut dans un temple où elles durent être particulièrement riches.

En tout cas, les textes qui font allusion au degré très élevé où étaient parvenus, dans le clergé, certains prêtres, montrent que le *ḥ-mnw* était le lieu le plus inaccessible du temple, où ne pénétraient que les privilégiés, donc le lieu le plus sacré, la *Place vénérable* même du dieu.

* * *

Des différences profondes n'en subsistent pas moins entre le temple dynastique élevé dans la capitale d'une Egypte en expansion au Nouvel Empire et les temples locaux de provinces assez lointaines, durant les temps grec et romain, où les institutions monarchiques pharaoniques n'étaient plus qu'une fiction. Mais le type très évolué et complet que Karnak avait somptueusement figuré a dû servir plus ou moins de modèle ⁽²⁾ pour les sanctuaires moins glorieux d'époques où l'on chercha plutôt à parfaire et à systématiser les structures héritées des grands ancêtres.

L'utilisation de la comparaison entre des programmes architecturaux que sépare plus d'un millénaire nous paraît donc non seulement légitime pour interpréter des monuments anciens mal conservés, mais encore extrêmement utile pour essayer de comprendre l'histoire de l'architecture religieuse égyptienne. Toutefois, il convient pour contrôler les résultats que l'on peut atteindre, de voir si les interprétations proposées ne sont pas contredites par les inscriptions qui subsistent sur les parois des temples endommagés

⁽¹⁾ Cette interprétation est corroborée par le nom de la porte faisant communiquer le couloir de ronde entourant le sanctuaire des barques et la-dite cour du Moyen Empire : *Porte Menkheperé-est-riche-en-offrandes-alimentaires*. Mais toute spéculation sur la disposition des salles dans cette partie du temple est actuellement un pur jeu de l'esprit. Il convient de remarquer aussi que le socle, reconstitué par Chevrier et qu'il appelle le Saint des saints, n'est pas à sa place ancienne et qu'il est construit sur des fondations modernes. Rien ne prouve qu'il était dans l'axe : cf. *ASAE XLIX*, p. 13 et pl. X, en bas. Les fragments ont seulement été retrouvés à cet endroit, mais, il faut le préciser, avec des éléments appartenant aussi aux parties voisines de l'édifice. Les fondations anciennes n'ont pas été retrouvées.

⁽²⁾ La Maison de Vie a dû jouer, à ce point de vue, un rôle unificateur très important. Ce sont ses scribes qui durent dresser les plans des temples qui allèrent en s'unifiant et en se systématisant. Mais c'est un sujet qui n'a guère encore été abordé jusqu'ici. Pour un exemple de liturgie tout à fait identique à Dendara et à Philae, et que, seule, une organisation religieuse centrale comme celle de la Maison de Vie peut expliquer, voir nos *Mammis des Temples égyptiens*, Paris 1958, 2^e partie, Le Culte, *passim*.

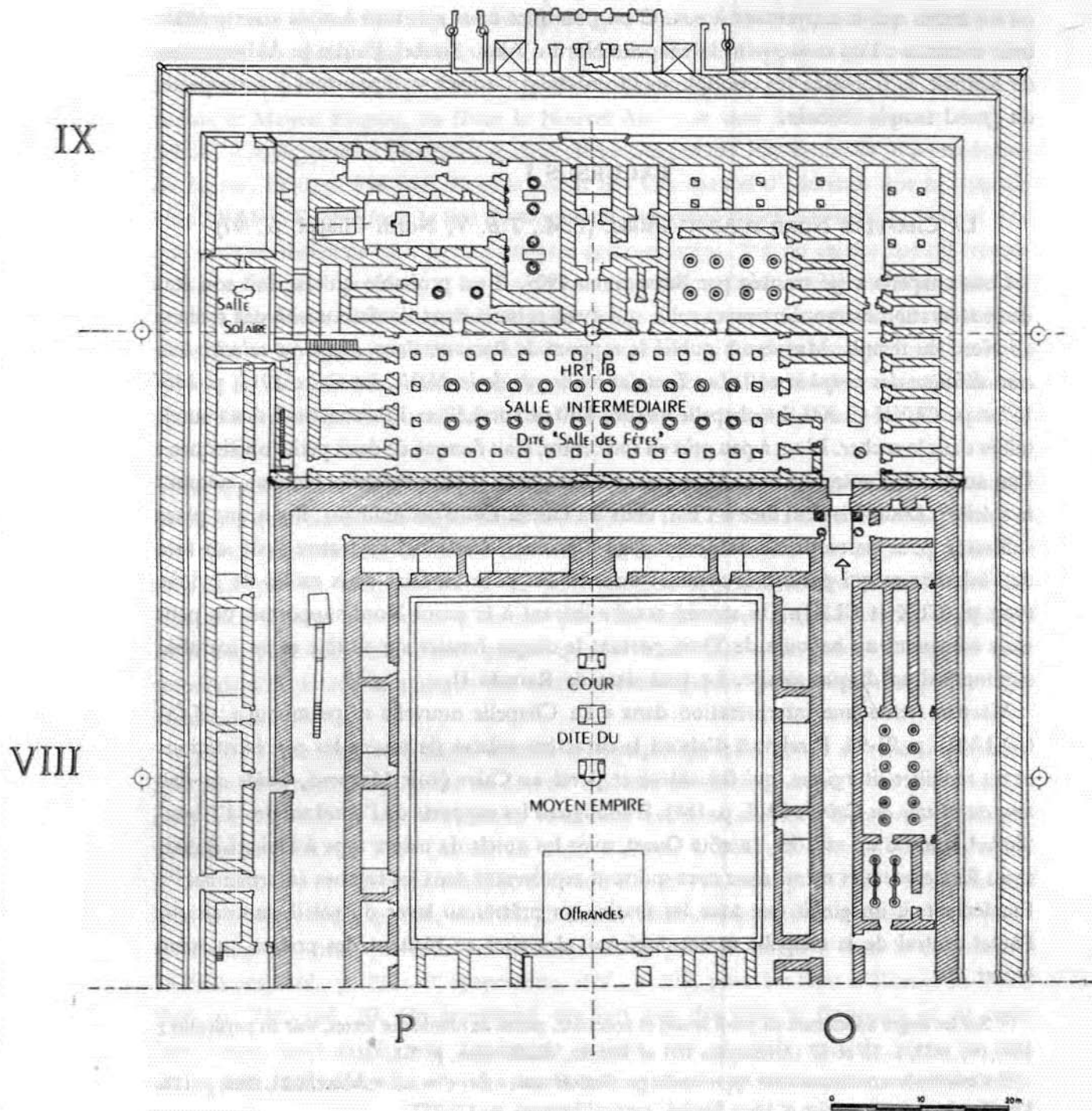


Fig. 1.

ou les textes qui se rapportent à eux. C'est pourquoi nous ajoutons à cette courte étude trois excursus : l'un concernant la chapelle Nord d'Abou Simbel, l'autre le Akh-mennou de Karnak, le troisième les inscriptions sacerdotales tardives se rapportant à cette partie du grand temple thébain.

EXCURSUS I

LA CHAPELLE NORD D'ABOU-SIMBEL (P.M., *T.B.* V, North Chapel, pl. 97)

Cette chapelle a été trouvée par Barsanti en 1909. Il est probable qu'elle doit son état de conservation extraordinaire au sable qui avait ruisselé dans l'anfractuosité des rochers au Nord du temple. Maspero a publié le rapport de Barsanti dans *Rapports relatifs à la consolidation des temples*, coll. *Les Temples immergés de la Nubie*, Le Caire 1911, p. 146-157 et pl. CLVII-CLXII. La chapelle mesure 4,70 m. sur 3,50 m. Elle contenait deux autels taillés dans le rocher. L'un, à peu près en son centre, était flanqué de deux petits ob liskes : l'un au Nord, l'autre au Sud. Au-dessus étaient placés quatre babouins debout, adorant le soleil ⁽¹⁾. Deux faisaient face à l'Est, deux à l'Ouest. Entre ces animaux, il y a une place suffisante pour permettre à un personnage d'évoluer. Cet autel se trouve juste en face de l'échancrure qui partage le sommet du mur Est pour en faire deux mâles de pylône (voir pl. CLX et CLXI). Un second autel adhérant à la paroi Nord supportait un petit naos contenant un babouin de Thot, portant le disque lunaire sur sa tête et un scarabée surmonté d'un disque solaire. Le tout date de Ramsès II.

Maspero tenta une interprétation dans « La Chapelle nouvelle d'Ipsamboul », *Z S*, t. XLVIII, p. 91-96. Il relevait d'abord le caractère solaire de toutes les représentations et du mobilier liturgique, qui fut enlevé et porté au Caire (voir Maspero, *Guide du visiteur au Musée du Caire*⁴, 1915, p. 188). Il soulignait les rapports de l'autel solaire d'Abou-Simbel, muni d'un escalier du côté Ouest, avec les autels de même type à Deir-el-Bahari et au Ramesseum et même avec ceux qui sont représentés dans les tombes amarniennes ⁽²⁾. Finalement, il imaginait que tous les matins un prêtre, au lever du soleil, montait sur l'autel central de la chapelle et accomplissait des rites en récitant des prières au soleil levant.

⁽¹⁾ Sur les singes adorateurs du soleil levant et couchant, parmi de nombreux textes, voir en particulier : *Urk.* IV, 1673, l. 13 et 17 (Am nophis III) et Bonnet, *Reallexikon*, p. 7-8.

⁽²⁾ Cette étude a maintenant été approfondie par Stadelmann, « *Šwt-r'w* . . . », *MDAIK* 25, 1969, p. 125-178, Sur la chapelle solaire d'Abou Simbel, particulièrement, p. 176-177.

Dans cette explication rien ne heurte ce que nous savons de la religion égyptienne, mais rien, non plus, dans ce qui nous est parvenu ne vient l'appuyer. Aucune attestation littéraire ne paraît confirmer cette hypothèse. Nous savons, par contre, que, au moins depuis le Moyen Empire, on fêtait le Nouvel An — et sans doute bien avant! — (voir Schott, « Altägyptische Festdaten », dans *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften im Mainz*, 1950, p. 959-960). Il nous paraît dès lors naturel d'admettre que la chapelle Nord d'Abou Simbel était le lieu du temple où s'accomplissaient les rites du Nouvel An, que nous connaissons bien par les temples gréco-romains. Il a pu exister des différences dues aux temps et aux lieux et sur lesquelles nous sommes mal renseignés. Mais, dans les grandes lignes, les cérémonies durent rester fondamentalement les mêmes. On peut imaginer que la barque sainte était amenée de son reposoir du fond du temple, durant la nuit, jusqu'à la chapelle Nord. On en tirait alors la statuette d'Harakhtès en or ou en une matière dorée et on la plaçait sur l'autel où les rayons du soleil levant lui infusaient la vie divine.

Les quatre babouins doivent représenter les adorateurs des quatre points cardinaux. Le chiffre quatre avait son importance cosmique en tout cas dans la pensée héliopolitaine. Par souci d'exactitude, le détail des rites et de la théologie, que nous ne connaissons que par les temples tardifs, ne peut pas être appliqué entièrement aux temples plus anciens, tant que nous n'aurons pas des attestations littéraires plus explicites. Mais on peut raisonnablement penser que les traits que nous venons d'exposer correspondent à la réalité puisque les restes archéologiques permettent d'appliquer ces déductions.

Ajoutons que cette cérémonie, comme à l'époque grecque, devait se répéter plusieurs fois dans l'année. On pourrait en fournir maintes attestations tirées d'un peu tous les calendriers tardifs. A titre d'exemple, voici ceux qui sont attestés à Dendara : a) avec la mention *hnm itn*, 20 Thot (Alliot, *Le Culte d'Horus I*, 244, col. 10); 26 Khoiak, *ibid.*, p. 245, col. 15; 11 Pakhons, *ibid.*, p. 247, col. 22; 15 Pakhons, p. 247, col. 22; Nouvelle lune d'Epiphi, *ibid.*, p. 248, col. 24. D'autres fêtes comportaient ce même rite presque à coup sûr, bien que le terme technique n'ait pas été employé dans le calendrier : 19 Pakhons, *ibid.*, p. 212; 4^e épagomène, *ibid.*, p. 215, pour les fêtes d'Horus; 21 Tybi, *ibid.*, p. 246, col. 20. On comprend dès lors que des rites si fréquents et de cette importance aient exigé, près du temple majeur, une chapelle spéciale, dans un lieu où il était impossible de monter sur le toit puisque le sanctuaire est entièrement souterrain.

EXCURSUS II

LE 3h-mnnw DE KARNAK

Les deux dernières études de cet ensemble architectural ont été écrites par Barguet, *Karnak*, p. 172 et suiv. et, plus partiellement par G. Haeny, *Basilikale Anlagen in der aegyptischen Baukunst des Neuen Reiches*, Wiesbaden 1970, p. 7-17 et 81-93. La description scientifique la plus récente est celle de J. Lauffray, « Le secteur Nord-Est du temple jubilaire de Thoutmosis III à Karnak », dans *Kémi* XIX, 1969, p. 180-218, avec des planches et deux relevés précieux, fig. 1 et 6⁽¹⁾. La bibliographie plus ancienne est donnée dans ces trois ouvrages. La remarquable étude architecturale de Haeny s'accompagne, p. 13-17, d'une interprétation du 3h-mnnw qui nous paraît très difficile à accepter. Elle ne semble tenir compte suffisamment ni de l'histoire de Karnak, ni de l'histoire du 3h-mnnw lui-même (voir plus bas), ni du rôle joué dans le temple par l'autel héliopolitain du Nord, ni des textes tardifs qui expliquent, à notre avis, le rôle de tout cet ensemble monumental. Nous ne pouvons évidemment discuter ici en détail tous ces points. Mais les quelques mots que nous allons en dire développeront ceux qui nous semblent essentiels à notre sujet.

Pour savoir ce qu'est le 3h-mnnw actuel, dans la mesure où la chose est possible, nous n'avons qu'un recours : les textes qui peuvent encore se lire dans ses ruines. Par bonheur quelques inscriptions publiées par Sethe, sans être aussi loquaces que des bandeaux ptolémaïques, sont assez précises :

a) *Il a fait comme mémorial pour son père Amon-Rê, Seigneur du ciel, l'acte de construire*⁽²⁾ *pour lui (= le dieu) un grand temple de nouveau : Menkheperê est brillant de monuments*⁽³⁾ (Mn-hpr-R^c 3h-mnnw).

b) *Il a fait comme mémorial pour son père Amon-Rê, Seigneur des Trônes-du-Double-pays, l'acte de construire pour lui un temple (ht-ntr) en pierre de grès : Menkheperê est brillant de monuments.*


(1) Voir aussi, *Kémi* 1970, t. XX, p. 76-78.

(2) Litt. : *ir nf* : l'acte de faire pour lui.

(3) Pour cette traduction, voir Barguet, *Karnak*, p. 157. La traduction proposée par Haeny (*Basilikale Anlagen*, p. 17) *Prestigieux est le souvenir de Thoutmosis III*, paraît trop liée à sa conception personnelle pour que nous puissions la retenir ici.

c) *Il a fait comme son mémorial pour son père Amon-Rê, qui ré[s]ide dans Akhmennou, l'acte de construire*⁽¹⁾ à nouveau en belle pierre blanche de Toura⁽²⁾.

d) *Il a fait comme son mémorial pour son père Amon-Rê, Seigneur du ciel, roi des dieux, l'acte de construire pour lui une demeure (ou : une Grande Demeure) Akhmennou à nouveau, en belle pierre blanche de Toura*⁽³⁾, parce qu'il ne cessait d'aimer son père Amon plus que tous les dieux.

A partir de ces textes un certain nombre de faits peuvent être mis en lumière. Trois fois on nous signale que Thoutmosis III a fait le *Akh-mennou* à nouveau⁽⁴⁾. C'est-à-dire qu'il en existait un autre auparavant; il nous semble clair, à la lumière de ce que nous savons déjà, qu'il s'agit de celui de Thoutmosis I^{er}, dont nous avons retrouvé un montant de porte⁽⁵⁾. Deux fois il nous est dit que le *ḥwt-mnw* est une demeure-divine, *ḥwt-ntr*. C'est le mot couramment employé pour désigner le temple. Mais souvent aussi, il ne désigne qu'une partie du *r³-pr*⁽⁶⁾. Si, dans le texte d), la lacune est dessinée exactement, il semble qu'il s'agit de la , c'est-à-dire de la *ḥwt-³t*, sur laquelle nous reviendrons mais qui semble bien se rapporter à la cella, la partie la plus intime du temple où réside plus particulièrement le dieu. Ce dernier point, malheureusement, n'est pas sûr. Enfin, à première vue, du moins, il y a dans ces inscriptions une contradiction que Sethe a relevée. Tantôt on nous informe que ce monument a été fait en calcaire, tantôt qu'il est en grès. Cette difficulté se résoudra d'elle-même dans la suite⁽⁷⁾. Absolument rien, il convient de le noter, ne fait allusion ni à un monument utilisé pour le *hebsed* du roi, ni à une construction funéraire à un quelconque degré. Et pourtant il s'agit de textes fondamentaux, inscrits en hiéroglyphes très soignés sur les colonnes mêmes de la salle.

(1) Toute la partie entre crochets carrés est une restitution très douteuse de Sethe. On ne doit pas tenir compte de ce morceau dans l'explication de ces textes.

(2) Sethe note que cette salle est en grès et non en calcaire. Nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur ce détail. Ces trois textes sont gravés sur les colonnes dans la Salle de Sokaris (Barguet, *Karnak*, p. 183) et publiés par Sethe, *Urk.* IV, p. 585, 7-15. La salle porte le n° 16 sur le plan de Porter et Moss, t. II, pl. XII 2. Au contraire, le texte d) *Urk.* IV, p. 859, 1-4 est gravé sur une colonne de l'entrée Sud du *Akh-mennou*.

(3) Cf. début de la note 2.

(4) Pour *m m³wt*, à propos du *Akh-mennou*, en dehors des architraves de la *ḥrt-ib*, voir *Urk.* IV, 858, 2; 859, 2; 865, 15.

(5) Voir p. 267-268 note 2.

(6) *Wb.* III, 4, 12.


(7) Voir p. 278.

remercie le roi en ces termes : *Menkheperre, mon fils bien-aimé, brillant de monuments, qui a rendu auguste ma Place-vénérable* (ḏsr St(·i)-wr·t), *qui a parfaitement agencé* (smnh) *la maison de celui qui l'a engendré* ⁽¹⁾. On ne peut dire en termes plus clairs qu'Amon réside bien dans le *Akhmennou*, que c'est son sanctuaire, son « saint des saints ». Sur une colonne de la *hrt-ib*, Amon réside (*hry-ib*) dans le *Akhmennou*, doué de vie éternellement ⁽²⁾. Nous avons donc ici une parfaite similitude avec les temples d'époque romaine, corroborée par des textes suffisamment précis pour que leur interprétation soit, très au-delà de l'hypothèse, une simple exégèse facilitée par la connaissance des temples tardifs.

* * *

Mais le *Akhmennou* est un complexe architectural fort riche dont nous devons faire un rapide examen pour vérifier s'il confirme ou infirme notre interprétation de l'ensemble. L'un des éléments essentiels de cette partie du temple est la *hrt-ib*, grande salle composée d'une galerie à piliers quadrangulaires au centre de laquelle vingt colonnes-poteaux soutiennent un toit surélevé qui permet un éclairage latéral ⁽³⁾. C'est ce qu'on appelle généralement la « salle des fêtes » ⁽⁴⁾. Mais les architraves lui donnent un tout autre nom :

Il a fait comme mémorial pour son père Amon-Rê, Seigneur des Trônes du Double-pays, l'acte de construire (irt) *pour lui une Salle-intermédiaire auguste* (hrt-ib šps·t) *à nouveau, en belle pierre blanche de Toura* ⁽⁵⁾.

l'elect[um, auquel une symbolique bien connue attribue une valeur divine. Ces rapprochements constituent un réseau d'indices concordants et il semble très difficile d'y échapper. Ajoutons que sous Sethos I^{er}, dans le tombeau de Paser, ce mot désigne un sanctuaire dans lequel réside le roi, peut-être passé au rang de divinité céleste, puisque Paser paraît déjà défunt, tandis qu'on lui passe autour du cou les colliers d'or. Derrière lui Maât lui donne l'épanouissement du cœur sur le Siège-vénérable , Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*, Paris 1847, pl. XXX = Wilkinson, *Manners & Customs, Supplément* 1841, pl. 80. Il convient de remarquer que le déterminatif est ici un signe archaïque.

⁽¹⁾ *Urk.* IV, 864, 14-16.

⁽²⁾ Relevé personnel de ces textes. Cette expression figure deux fois dans les débris d'inscriptions que l'on lit encore sur les colonnes.

⁽³⁾ G. Haeny a très finement analysé cet ensemble dans *Basilikale Anlagen*.

⁽⁴⁾ « Justement appelée salle des fêtes par les modernes », Barguet, *Karnak*, p. 284. Pour notre part, il ne nous semble pas que cette appellation soit « juste ». Il nous semble qu'il y a essentiellement un rapport chronologique entre la construction de cette salle et le premier *hb-sd* de Thoutmosis III.

⁽⁵⁾ Sethe, *Urk.* IV, 855, 15-17.

Il a fait comme son mémorial à son père Amonrasonther l'acte d'élever (s'h̄) pour lui une Salle-intermédiaire à nouveau en belle pierre blanche de grès ⁽¹⁾.

Nous n'insistons pas sur les expressions déjà commentées comme « à nouveau ». Mais remarquons pour la seconde fois que le scribe qui a rédigé l'inscription paraît se contredire. Il nous dit d'abord que le monument est en calcaire, puis, dans l'architrave suivante, qu'il est en grès. Il est pourtant impossible de penser à une erreur. Elle ne pourrait se reproduire à deux reprises dans des inscriptions aussi importantes et aussi soignées. Une première explication se présente à l'esprit : les architectes ayant remarqué que le grès était moins fragile que le calcaire, ont commencé au temps de la Reine à remplacer ce dernier par le grès. Mais, comme le calcaire avait acquis valeur religieuse de par l'antiquité de son emploi pour les temples et les tombeaux, on peignait le grès en blanc et il devenait ainsi du calcaire, tout comme à Rome on peignait en blanc les taureaux qu'on

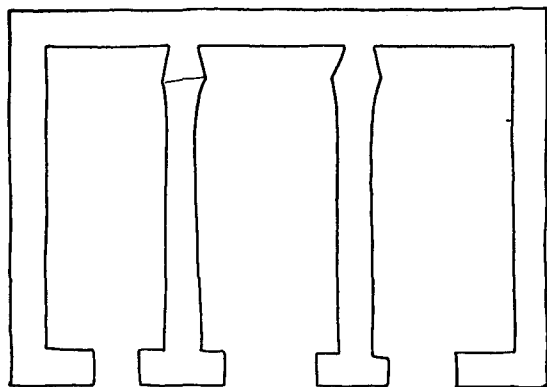


Fig. 2.

immolait à Jupiter, quand on ne disposait pas des animaux requis par le rite. Cette interprétation, cependant, semble peu vraisemblable puisque tantôt l'inscription porte le nom du grès et tantôt celui du calcaire. En réalité, les derniers textes que nous venons de lire contiennent l'explication, à condition de les regarder de près. D'une part, le nom du calcaire est employé avec *iri*, *faire*, *construire*, en général, tandis que celui du grès est placé après *s'h̄*, *élever*, *soutenir* une salle, en termes

techniques d'architecture ⁽²⁾. Il est d'autre part remarquable que les deux déterminatifs du mot *hrt-ib* soient différents dans les deux cas ⁽³⁾. Dans le premier (fig. 3), on voit

⁽¹⁾ Sethe, *Urk.* IV, 856, 7-9.

⁽²⁾ Voir ici-même, p. 275.

⁽³⁾ Sethe a parfaitement vu l'importance de ces déterminatifs et les a transcrits en marge de ses copies (voir ses notes 15 et 16). Mais il a fait des dessins rapides qui ne sont pas tout à fait exacts. Nous donnons ici deux dessins qui, sans être des fac-similés, sont faits d'après des croquis cotés : hauteur des signes : 0,28 m., largeur 0,37 m. Nous remercions M^e Le Saout d'avoir refait ces dessins d'après l'original.

Le nom est donné par les bandeaux de la salle. A Dendara, elle porte la lettre O, dans l'édition Chassinat également ⁽¹⁾. Mais elle s'appelait aussi *Salle de l'Ennéade* (*wsbt psdt*) ⁽²⁾. Avant de traduire ce terme, remarquons que deux autres salles, dans chacun de ces mêmes temples, portaient aussi le nom de *hrt-ib*. A Edfou, elles sont désignées par les lettres Y et A' ⁽³⁾, tandis qu'à Dendara Chassinat les a appelées C' et E' ⁽⁴⁾. Ce sont des pièces qui servent de passages latéraux pour faire pénétrer les offrandes solides ou liquides dans le temple. On voit donc que traduire *hrt-ib* par *médiane* ne suffit pas. Si cette traduction est approximativement vraie pour la salle qui précède la cella, elle ne convient pas du tout pour les passages latéraux. C'est donc à l'expression *Salle-intermédiaire* que nous nous arrêterons et, si nous employons parfois *médiane*, c'est avec ce dernier sens qu'il faut l'entendre. Elle permettait de passer du profane au sacré ou du plus profane (Salle des offrandes) au plus sacré (cella).

Il n'y a pas de raison majeure de donner un autre sens à la *hrt-ib* de Karnak. Elle permettait, très probablement, de passer de l'ensemble consacré aux offrandes (la dite cour du Moyen Empire) au complexe architectural de la cella. Il est curieux de constater que l'Ennéade de Karnak résidait aussi dans le *Akh-mennou* ⁽⁵⁾, comme celle de Dendara résidait dans la Salle de l'Ennéade, autre nom de la *hrt-ib*. Ce développement n'existe pas encore à Karnak, du moins dans les inscriptions qui nous ont été conservées, mais on devine qu'il s'amorce, lorsqu'on en connaît déjà l'aboutissement.

EXCURSUS III

CE QUE FUT LE AKH-MENNOU POUR LES PRÊTRES DE KARNAK APRÈS LA XIX^e DYNASTIE.

En lisant quelques biographies de prêtres de Karnak, il semble bien qu'on peut y trouver la confirmation des idées que nous avons exposées. C'est du moins ce que nous allons maintenant essayer de montrer.

⁽¹⁾ *Dendara* t. I, pl. XLV et t. IV, p. 57, 10. Voir aussi Dümichen, *Baugeschichte*, pl. XII, 10 et Daumas, *Dendara et le Temple d'Hathor*, Le Caire 1969, p. 46.

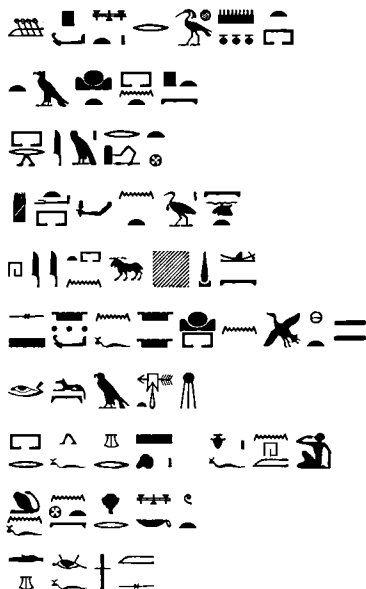
⁽²⁾ Voir *Dendara* IV, 58, 8 et Dümichen, *Baugeschichte*, pl. XIV, 9.

⁽³⁾ *Edfou* II, 171, 8 et 13; 172, 3 et 10.

⁽⁴⁾ Voir Mariette, *Le Temple de Dendérah*, I, pl. 59, b, c, d, e. pl. 64, a, b; et Daumas, *Dendara*, p. 42.

⁽⁵⁾ *psdt imy-tw šh-mnnw*, Sethe, *Urk.* IV, 862, 10.

Un document plus tardif vient, semble-t-il, apporter une confirmation plus impressionnante encore, sans qu'on ait peut-être suffisamment essayé d'en tirer tout le parti possible. Il date de Takelot II (847-823). C'est l'inscription du grand-prêtre Hor, qui raconte son intronisation à Karnak ⁽¹⁾ :



On prit le chemin du Akh-mennou, qui est l'horizon du ciel. On en sortit pour aller vers Âha, le Palais sacré du Baï-dont-le-prestige-est-élevé, la Salle du Baï-qui-traverse-le-ciel. Après avoir ouvert les vantaux de l'horizon du Primordial-du-Double-pays, (il) vit la forme-mystérieuse de l'Horus-lumineux et il sortit plein de joie, le cœur dans l'allégresse (nhm), (parce qu')il avait atteint le ciel-lointain et vu ce qu'il contenait.

Interprété à la lumière de ce que nous savons par les témoignages précédents, ce texte offre des renseignements capitaux. D'abord, il est dit avec une clarté qui ne souffre aucune ambiguïté, que le *Akh-mennou* est l'horizon du ciel, c'est-à-dire, au sens large, la cella du temple. Si cette dernière était dans la cour du Moyen Empire, cette expression n'aurait aucun sens. Mais la difficulté surgit aussitôt de savoir ce qu'était *Âha*. Evidemment, il

⁽¹⁾ Texte dans Brugsch, *Thesaurus*, p. 1071-72 et Daressy, *R.T.* 35, 1913, p. 130-131. Kees a traduit ce texte dans *Das Priestertum im ägyptischen Staat ...*, Leiden 1953, p. 254-55. Barguet l'a utilisé dans son *Karnak*, p. 287-290.

s'agit de quelque partie du *Akh-mennou*. Mais laquelle? Barguet pense à la salle à ciel ouvert du Nouvel An ⁽¹⁾. Cependant elle avait déjà un nom et on ne peut dire d'elle que c'est le palais, c'est-à-dire, comme nous le savons par la biographie de Nebneter, le sanctuaire. Pour des raisons mythologiques aussi, nous aimerions mieux voir, dans *Āha*, un nom possible de la cella ou d'une de ses parties, lieu où aux origines eut lieu le combat contre les forces du Chaos et où le dieu de lumière triompha et s'installa.

Du reste, c'est dans cette pièce que se dresse le tabernacle dans lequel repose la statue divine d'Amon. Dès que Hor en eut ouvert les vantaux, il vit la forme-mystérieuse de l'Horus lumineux. Amon-Rê était figuré là sous la forme de Harakhtès ⁽²⁾, semble-t-il, puisque nous sommes dans le secteur héliopolitain et solaire du temple. Il ne paraît donc pas qu'il faille voir en Horus une allusion directe au roi, du moins littéralement ⁽³⁾. Ce qu'il y a dans le ciel, lisons le naos inamovible de la cella, c'est évidemment le dieu.

Si l'on a célébré à basse époque certaines parties des mystères de Sokar-Osiris dans le *Akh-mennou* ⁽⁴⁾, c'était après l'assimilation d'Amon et d'Osiris qui ne peut remonter avant la XXV^e dynastie. Ce n'était pas pour cela, semble-t-il, que cet élément architectural avait été prévu, mais bien pour être le Saint des saints d'Amon-Rê, inspiré par celui d'Héliopolis, que son antiquité vénérable et le prestige théologique de son clergé avaient imposé à la conscience religieuse égyptienne au moins dès le début du Nouvel Empire et peut-être plus tôt.

1972, complété en 1974.

⁽¹⁾ Voir Barguet, *Karnak*, p. 204 et n. 3 et p. 294, ainsi que Otto, « Topographie des thebanischen Gaus », dans *UGAÄ*, Berlin 1952, p. 35 et Stadelmann, « *Šwt-r'w* ... », *MDAIK* 25, p. 174.

⁽²⁾ *Horus lumineux* est strictement parallèle à *Primordial du Double-Pays*.

⁽³⁾ Cela n'exclurait nullement des accumulations de sens secondaires entassés les uns sur les autres, à la manière des compositions théologiques égyptiennes.

⁽⁴⁾ Barguet, *Karnak*, p. 294-95. Mais n'y a-t-il pas ici simple jeu de mots entre « mystères », au sens grec du terme, et mystère du dieu dans son naos, c'est-à-dire, au plus intime de son temple? Ce problème, pour nous, n'est pas résolu.